

C'est d'abord la colère, se traduisant par ce qu'on appelle un *coup de tête*.

Qu'un père se permette d'adresser quelques remontrances un peu vives à son enfant ; qu'à tort ou à raison il contrarie ses projets ; celui-ci s'emporte et part pour aller en pays étranger, en jurant de ne jamais revoir ses parents.

C'est encore l'envie qui nous porte à convoiter sans cesse ce qui nous manque et nous fait dédaigner les meilleures choses dès que nous les possédons, l'envie se traduisant par ce désir effréné qui nous tourmente d'égaler, sinon de surpasser nos voisins, en fortune et en honneurs, et d'acquérir par des spéculations hasardées auxquelles la campagne ne permet pas de recourir, ces honneurs et cette fortune.

On peut résumer toutes ces causes diverses sous le nom générique de *sensualisme*, et le sensualisme lui-même n'a qu'une cause unique : le *manque de Foi*.

L'homme né pour être heureux veut jouir de la vie présente, parce qu'il ne croit plus assez à l'autre vie. Il veut donner à ses sens toutes les satisfactions qu'ils convoitent, parce qu'il ne sent plus assez son âme et ses nobles aspirations.

Maintenant, si nous cherchons dans les mobiles de cette désertion l'inspiration d'un bon sentiment, nous ne trouvons que de fausses illusions ou des nécessités qui par elles-mêmes ne méritent ni louanges ni blâme.

Grand nombre de cultivateurs abandonnent leurs terres pour aller à l'Etranger, sans en connaître les agréments et les dangers, avec le désir très-légitime d'améliorer leur position ; mais alors l'illusion est rarement de longue durée, et le cultivateur trompé s'empresse de regagner son village, si toutefois il lui offre encore un refuge.

Cependant un grand nombre de ces cultivateurs qui, trompés par de fausses représentations, ont pris le chemin de l'exil et sont réduits à une extrême pauvreté, n'osent par un sentiment de fausse honte s'en revenir dans le pays.

Ce pauvre exilé, en partant de son village, a dit adieu à ses parents, voisins et amis, en leur promettant de ne revenir qu'après avoir fait fortune. Arrivé aux Etats-Unis, le travail s'est fait attendre, les dépenses ont dépassé les prévisions et il a fallu contracter des dettes. Ensuite les regrets sont venus, puis l'ennui et la maladie. On a fait vendre la maisonnette qu'on avait conservée comme une espèce de relique, et lorsque les ressources et le crédit sont épuisés, on se dit encore : je retournerais bien volontiers au pays, car là du moins j'aurais toujours un abri et du pain pour ma famille, mais que diraient les voisins ? Partir pour faire fortune et revenir si tôt, avec tant de misère, quelle honte ! Au surplus, où prendrais-je de quoi payer les frais de retour ? Non, ce n'est pas possible, je mangerai mon pain noir s'il le faut, mes enfants mourront de porte en porte, mais je ne retournerai pas dans mon village, et personne ne saura ma détresse.

D'autres fois encore le mari, esclave et prisonnier dans quelque manufacture ou atelier, regrette l'air natal et l'indépendance des champs ; mais il a une famille, une femme qui s'est habituée à vivre dans un état voisin de l'oisiveté, sur les confins du luxe, et la vie des champs lui répugne. Il a aussi des enfants qui ont goûté au fruit défendu et qui ne pourraient s'accommoder de la vie campagnarde ; et le pauvre père roule son rocher de Cysippe jusqu'à ce qu'il s'éteigne en portant ses derniers regards et ses dernières pensées vers son pays natal qu'il ne doit jamais revoir.

Où, la fausse honte et des nécessités diverses retiennent aux Etats-Unis bien des cultivateurs qui regrettent amèrement d'avoir quitté le pays natal, et ce sont précisément les

plus honnêtes.

Maintenant que nous connaissons les causes de la désertion des campagnes, nous pouvons apprécier ses résultats.

Par l'arbre nous pouvons juger les fruits.

Ces résultats sont : rarement une réussite certaine dans les affaires pour quiconque tient à observer scrupuleusement les règles de la délicatesse — Beaucoup de regrets et de souffrances — Inconduite presque certaine pour les hommes et grande pauvreté pour les familles dont ils sont les chefs.

Et par-dessus tout, danger imminent pour ces pauvres âmes qui dans notre pays trouvent tant de consolations et des guides sûrs pour les tenir dans le droit chemin.

Lorsqu'on pense à tous ces naufragés qu'engloutit le tourbillon des grandes villes voisines, et à l'infime quantité de ceux qui tout en conservant une honnêteté sérieuse parviennent à se créer une position honorable, on songe involontairement au naufrage de Virgile.

Voilà pour les individus.

Au point de vue social, cet abandon de nos campagnes n'est pas moins fâcheux pour nos villes.

Le laboureur n'a qu'à gratter un coin de terre pour en extraire le grain qui le nourrit, le chanvre et le lin dont il se revêt, la pierre qui forme les murs de sa maison, le bois qui en forme la charpente. Il récoltera toujours de quoi vivre et n'enverra à la ville que son excédant. Le paysan peut subsister sans le secours du citadin, mais ce dernier meurt de faim si ce manant qu'il dédaigne ne lui prépare pas toutes les choses de première nécessité.

Sous le rapport de la moralité, la désertion des campagnes est presque un bien pour elles. — Il y a beaucoup de brebis galeuses dans le troupeau des transfuges.

Ce que nous regrettons amèrement, c'est que ces derniers réussissent, par des rapports emmiellés, à attirer vers eux un grand nombre de familles respectables de nos paroisses ; ce qui nous fait peine aussi à voir, c'est qu'un grand nombre de jeunes filles suivent ce courant de l'émigration.

L'histoire rapporte qu'une sainte mère disait à son royal enfant : " Mon fils, j'aimerais mieux que vous fussiez mort que de vous voir commettre un péché mortel. " Hélas ! il semblerait bien à souhaiter que tous les parents fussent animés des mêmes sentiments à l'égard de leurs enfants. Pas une seule jeune fille ne quitterait son village pour aller travailler dans les usines ou les manufactures des grandes villes. Mères imprudentes qui consentez à laisser s'éloigner de vous vos jeunes filles, qui sait dans quel état ces villes vous rendront les douces et naïves créatures que vous leur confiez aujourd'hui ? Mères chrétiennes, opposez-vous au départ de vos jeunes filles pour les Etats-Unis ; conservez-les plutôt près de vous pour veiller attentivement sur le trésor de leur innocence, écartez les dangers qu'elles ne prévoient pas.

Et vous, candides villageoises, filles de braves cultivateurs, qui vous épanouissez sous les regards et les soins attentifs de vos bons parents, comme des roses et des lys sous les embrassements du soleil et de la rosée, ne vous éloignez jamais de vos mères que pour vous confier à l'amour de l'homme vertueux que votre cœur aura choisi pour époux. — Fuyez les villes où vous ne pourriez avoir pour guide les conseils d'un père ou d'une mère ; méprisez surtout le travail dans les manufactures. N'approchez jamais de cet immense précipice dont la vue donne infailliblement le vertige ; de ce gouffre béant qui attire et engloutit la vertu ; de ce brasier brûlant dont la flamme dévore et consume jusqu'aux derniers vestiges de la candeur.

Vous vous effrayeriez, jeunes filles, à la seule pensée de